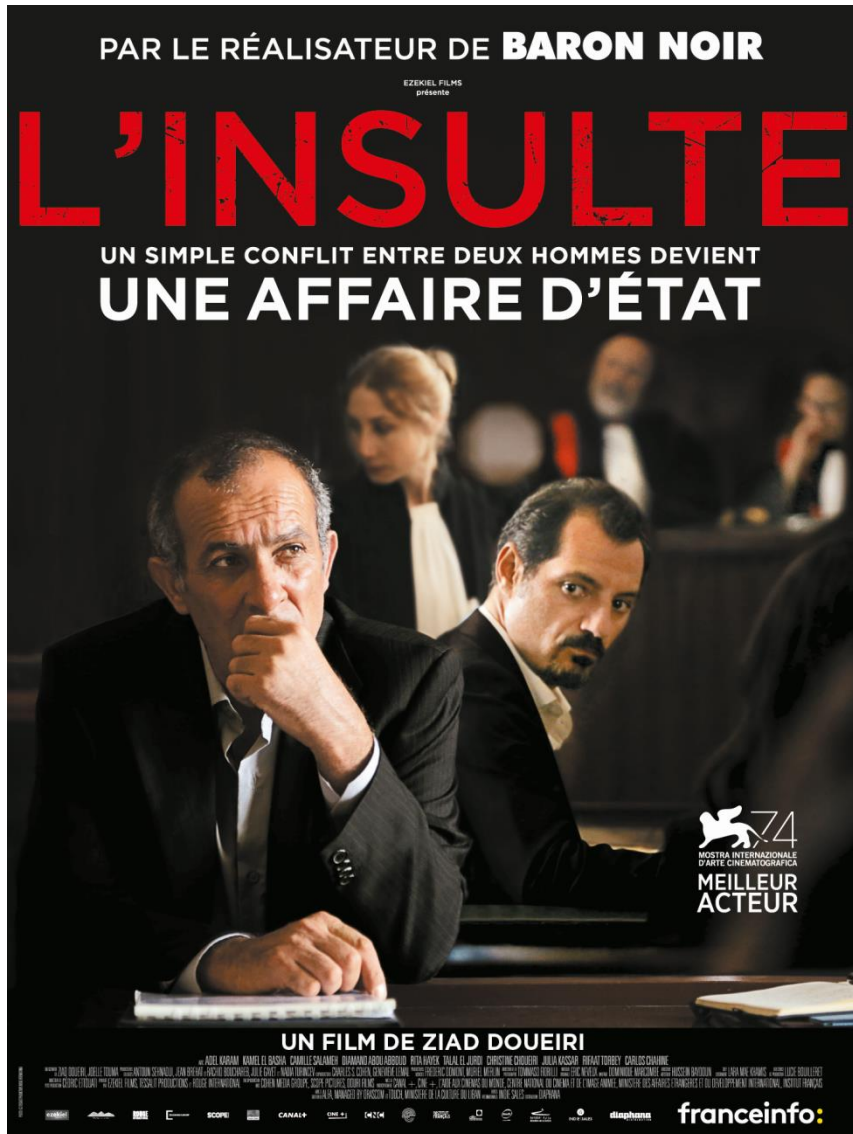


L'INSULTE



REVUE DE PRESSE

L'INSULTE

ZIAD DOUEIRI

A Beyrouth, le conflit qui oppose deux voisins tourne à l'affaire d'Etat. Un drame explosif et efficace.



Il suffit d'un rien pour que tout explose. Une gouttière mal placée, par exemple.

Parce que son voisin, un chef de chantier palestinien, vexé d'avoir reçu de l'eau en contrebass, a remplacé la gouttière, son propriétaire, un garagiste, chrétien libanais, soudain furieux, la démolit. Le ton monte. L'aspergé traite l'homme du balcon de «*sale con*». Ce dernier réclame des excuses. Le conflit de voisinage s'envenime, se poursuit au tribunal, vire à la crise nationale.

Ziad Doueiri est ce cinéaste libanais qui s'était distingué, en 2012, avec *L'Attentat*, un film gonflé autour d'un chirurgien, arabe israélien, dont la femme se faisait exploser dans un attentat kamikaze. Le cinéaste n'a décidément pas froid aux yeux. Avec un humour très noir, il vise et pulvérise, cette fois, pas mal de préjugés et de tabous

qui pèsent sur son propre pays. L'histoire se déroule dans le Beyrouth d'aujourd'hui, mais rappelle, aussi, des faits historiques, dont certains étouffés, comme le massacre de Damour, en 1976, où des centaines de civils chrétiens ont été brutalement assassinés par des milices palestiniennes. Or, dès qu'un pays escamote ou enfouit une partie de sa mémoire nationale, la violence ne tend plus qu'à rejaillir.

D'abord farce caustique, *L'Insulte* devient, un moment, un film de procès, à l'américaine, qui se plie fort bien aux lois du genre : tension, émotion, révélations inattendues, irruption du doute sur les torts de chacun... Servi par deux acteurs très convaincants dans un jeu opposé (réserve du Palestinien, fureur du chrétien), le cinéaste parvient à éviter la démonstration univoque, en liant constamment l'intime et le politique. Le film n'épouse aucun camp, préférant éclairer les effets pervers de toute cause. Il œuvre pour la vérité, même si elle est blessante. Ce n'est pas si courant. — **Jacques Morice**

| Liban-France (1h53) | Scénario : Z. Doueiri et Joëlle Tuma. Avec Adel Karam, Kamel El Basha, Rita Hayek, Christine Choueiri.

➔ LA CRITIQUE

Au début de *L'Insulte*, l'entourage, famille, patron, essaie de calmer le jeu autour de Toni, irascible garagiste, et de Yasser, chef de chantier exigeant sur la qualité, qui se sont agressés à propos d'une gouttière qui fuit, dans un coin de Beyrouth. Mais le premier est un chrétien nationaliste, le second un Palestinien qui vit dans un camp de réfugiés. Leur querelle privée va devenir un procès retentissant qui enflamme tout le Liban, ravivant les terribles souvenirs de la guerre.

Avec une écriture dramatique puissante, Ziad Doueiri commence par ancrer les personnages dans une réalité quotidienne pleine de pièges – susceptibilité des communautés, travail au noir, statut spécial des camps de réfugiés, jeu trouble des politiciens. Les protagonistes sont deux hommes fiers, chacun avec une femme aimante, une vie difficile, un passé tragique qu'ils s'efforcent l'un et l'autre de contenir, et qui déborde soudain. Adel Karam, le Libanais buté, et Kamel El Basha, le Palestinien ombrageux, donnent à leurs personnages une grande densité humaine. Qui a tort, qui a raison ? Il y a des mots et des coups. À la justice d'apprécier ce qui est le plus grave, et le plus lourd de conséquences. C'est un des thèmes les plus profonds, orchestré avec maestria par le cinéaste : la parole est aussi dangereuse que le geste, et pourtant il faut parvenir à lui faire confiance, pour rompre un silence mortel.

Le procès fait ressurgir les tragédies inexprimables de la guerre. Damour, massacre des chrétiens. Sabra et Chatila, massacre des Palestiniens. La force du film est de mettre au jour la violence et la haine dans le cadre d'un tribunal, où la réalité historique prend une valeur symbolique. Les deux avocats des parties adverses (que le scénario a voulu père et fille pour rendre plus étroit l'antagonisme) peuvent également plaider « *l'état émotionnel extrême* » de leurs clients. Il y aura ce que dit le droit et, au-delà, ce qu'inspire l'humanité. C'est là que Doueiri veut en venir, et il le fait superbement. ■

M.-N. T.

Duel au soleil

L'EXPRESS



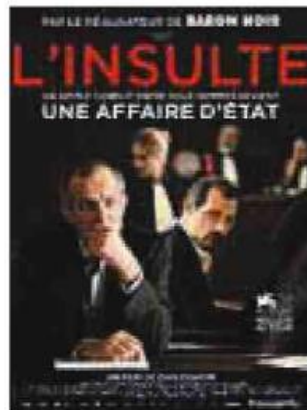
Une petite claque aux votants du meilleur film étranger aux Oscars, qui ont écarté *120 battements par minute*, de Robin Campillo; il n'avait même pas passé le premier tour (claque plus forte, du coup). Mais aussi applaudissements pour avoir retenu dans la liste finale *L'Insulte*, de Ziad Doueiri, sous la bannière libanaise, même s'il est majoritairement produit par la France.

Histoire de vous retenir ici encore quelques lignes et de vous donner envie d'aller voir ce formidable film (sans flonflons, sans stars, sans collants verts, sans explosions...), disons qu'il est cousin, dans sa dramaturgie, son tempo, ses qualités, son air plus ou moins lointain, sa résonance sociale et politique avec *Une séparation*, d'Asghar Farhadi, succès iranien surprise et mérité - 850 000 entrées en France. Il est réalisé par l'auteur de *L'Attentat* (complexe et brillant tricotage autour de la « question » palestinienne) et le metteur en scène de *Baron noir* (saison 1 et premiers épisodes de la saison 2). Un gars de talent, donc.

L'Insulte commence par un incident pour finir en affaire d'Etat, comme d'un battement d'ailes naît

un tsunami. A Beyrouth, aujourd'hui, Toni, garagiste chrétien libanais, s'agace de la présence des réfugiés palestiniens et profite d'un fait de rue pour s'agacer encore davantage, insulte l'un d'eux, Yasser, chef d'équipe dans le bâtiment, qui porte plainte et, de fil en coups de poing et d'aiguille en ressentiments, les deux hommes enflamment le procès, le pouvoir, le pays. Pas moins. Scénario écrit à la virgule, qui nourrit le suspense (pour le plaisir du spectaculaire) et pointe la complexité du sujet politique (nationalisme libanais, respect du droit, questionnement identitaire, conflit israélo-palestinien...). Mise en scène tenue, tendue, qui laisse de la place aux comédiens, formidables, et, surtout, par sa maîtrise, impose un point

de vue, dénonce l'engrenage de l'aveuglement pour affirmer l'obligation de l'écoute de l'autre. Comme un western politique sans méchant ni gentil, qui évoque la maxime de Jean Renoir dans *La Règle du jeu* : « Sur cette terre, il y a une chose effroyable, c'est que tout le monde a ses raisons. » Effectivement.



L'INSULTE

DE ZIAD DOUEIRI. 1H52. ❤️❤️❤️



A Beyrouth, en 2016, un réfugié palestinien insulte un chrétien libanais ; le conflit dégénère et se termine au tribunal. Le procès qui suit va soulever de vives tensions entre communautés.

Quelle claque !

« L'INSULTE » Demain en salles, cette coproduction franco-libanaise ira aux Oscars. Inattendu mais amplement mérité.

PAR CATHERINE BALLE

Ce film est un petit miracle. Coproduit par la France et le Liban, « L'Insulte », en salles à partir de demain, a failli être interdit de sortie au Liban. En septembre, son réalisateur, Ziad Doueiri, a même été arrêté par les autorités libanaises et a dû comparaître devant un tribunal militaire. Alors, lorsque le cinéaste a appris mardi dernier que son long-métrage était nommé pour l'Oscar du meilleur film étranger, il a eu le sentiment de « tenir sa revanche ».

« L'Insulte » se déroule à Beyrouth en 2016. Il commence par une injure lancée par Yasser, réfugié palestinien qui supervise un chantier, à l'encontre de Toni, chrétien libanais. Le premier refuse de s'excuser, le second le traîne en justice. Commence ainsi un procès qui va mener à des affrontements entre communautés. Aussi passionnant qu'un polar, rempli d'émotion et jalonné de rebondisse-

ments, « L'Insulte » évoque les cicatrices laissées par la guerre du Liban entre 1975 et 1990.

« C'EST UN FILM DE RÉCONCILIATION »
ZIAD DOUEIRI, RÉALISATEUR

« Comme certains personnages du film, il y a des Libanais qui n'ont toujours pas surmonté la guerre, explique Ziad Doueiri, 54 ans. J'ai eu envie de casser les tabous. » Tout au long du film, Toni, Yasser et leurs avocats échangent des propos extrêmement violents. Pourtant, « L'Insulte » montre avec beaucoup de subtilité qu'il n'y a pas, d'un côté, des victimes et, de l'autre, des bourreaux. « C'est un film de réconciliation », souligne Ziad Doueiri.

Autrefois assistant à la caméra pour Quentin Tarantino (« Pulp Fiction » et « Reservoir Dogs »), réalisateur de la série « Baron noir » de Canal+, Doueiri a été élevé dans une famille de gauche propalestinienne. En 1998, il rencontre la Libanaise Joëlle Touma, qui a grandi auprès de

parents issus de la droite chrétienne. Elle deviendra sa coscénariste, puis sa femme. « L'Insulte » est né du dialogue entre ces deux « agnostiques ». « On avait une grande curiosité de comprendre le discours du camp opposé », explique le cinéaste.

Lorsque « L'Insulte » a été projeté pour la première fois à Beyrouth cet automne, le bureau de la censure a tenté de le faire interdire. Il a rappelé qu'en 2012 Doueiri avait tourné son film « L'Attentat » en Israël, ce qui n'est pas autorisé pour un citoyen libanais. « L'Insulte » a subi une campagne de diffamation. Jusqu'à ce que le gouvernement tranche, l'autorise et le sélectionne pour représenter le pays aux Oscars. Le drame a ensuite été retenu parmi des dizaines de rivaux. Le 4 mars, il briguera la statuette face à quatre concurrents, dont « The Square », la dernière Palme d'or.

« L'Insulte », drame franco-libanais de Ziad Doueiri, avec Adel Karam, Rita Hayek, Kamel El Basha... 1 h 52

Dans Beyrouth, les fantômes des guerres passées

— Sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger, ce long métrage intelligent signé par le réalisateur de *L'Attentat* sonde avec délicatesse les séquelles de la guerre civile libanaise.

L'insulte ★★★
de Ziad Doueiri

Film franco-libanais, 1 h 52

Une gouttière déverse son contenu sur le trottoir, point de départ d'une altercation entre Toni qui, de son balcon, arrose ses plantes et les passants, et Yasser, un employé de la voirie soucieux de régler ce problème. Du différend entre le propriétaire sourcilieux et l'ouvrier zélé naît une dispute aux conséquences inattendues. C'est qu'on est au Liban, et plus particulièrement dans le quartier chrétien de Beyrouth.

repères

De Tarantino à Baron Noir

Ziad Doueiri est né en 1963 à Beyrouth.

À 18 ans, il part étudier aux États-Unis et devient l'assistant caméra de Quentin Tarantino sur plusieurs de ses films

Aux distances sociales, s'ajoutent les antagonismes des communautés. Toni, un chrétien nationaliste libanais, estime avoir été insulté par Yasser, réfugié palestinien musulman, qui a dévié sa gouttière sans l'en avertir. Son statut de précaire oblige ce dernier à lui présenter des excuses sous la pression de son patron. Mais lorsque Yasser s'apprête à faire amende honorable, Toni écoute à la télévision des discours politiques haineux envers les Palestiniens qui jettent de l'huile sur le feu de leur discorde. Les mots dépassent les limites décentes, les coups partent. Toni traîne Yasser devant les tribunaux. Ce n'est que le début d'un engrenage qui finit par enflammer tout le pays.

En 2013, Ziad Doueiri réalisait *L'Attentat*, adaptation du roman de Yasmina Khadra dans lequel, après avoir tenté de sauver les victimes d'un attentat, un chirurgien

(*Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction* et *Jackie Brown*).

En 1998, son premier film *West Beyrouth* est récompensé dans plusieurs festivals.

En 2011, il décide de retourner travailler au Liban.

En 2012, son choix de tourner *L'Attentat* (d'après le livre de

israélien d'origine arabe découvrirait que la kamikaze n'était autre que son épouse. Loin de tout militantisme, le film montrait la quête sensible d'un homme trahi qui tente de comprendre l'incompréhensible. Pour avoir été tourné en Israël, *L'Attentat* a été interdit dans vingt-deux pays arabes – un « opprobre » qui continue, des années après, de peser sur son réalisateur, interpellé à son retour de Venise où Kamel El Basha (Yasser) a pourtant reçu le prix du meilleur acteur.

Si *L'Insulte* use parfois d'un ton comique pour évoquer le perpétuel système D des Beyrouthins, il aborde néanmoins avec le même tact que *L'Attentat* les blessures anciennes qui gangrènent les rapports humains. « *Le mot haine a été inventé au Proche-Orient* », explique un personnage. Tout au long d'un procès de plus en plus haletant, les avocats des deux par-

Yasmina Khadra) en Israël avec des acteurs israéliens fait scandale. Son film est interdit dans tous les États de la Ligue arabe.

En 2016, il est choisi comme réalisateur de la série *Baron noir*.

En 2018, *L'Insulte* est sélectionné aux Oscars dans la catégorie films en langue étrangère.

ties adverses (dont l'inattendue parenté dit combien tout paraît intriqué au Liban) dévoilent les crimes et délits dont le plaignant et l'inculpé ont été coupables et victimes – fautes et blessures tues dans la même honte. Au fil des révélations, c'est toute une région du monde profondément meurtrie qui passe de l'ombre à la lumière.

Les plaidoiries captivantes, coécrites par Ziad Doueiri, sunnite, et Joëlle Touma, chrétienne phalangiste, mettent au jour des parcours personnels, mais aussi des pans de l'histoire du Liban où, selon les mots du réalisateur, après la guerre civile « *l'amnistie générale s'est transformée en amnésie générale* ». Deux jeunes femmes, l'avocate de Yasser et l'épouse de Toni (Diamand Bou Abboud et Rita Hayek), tentent d'apaiser ce conflit absurde dont s'emparent la presse et les politiques. Comme tous les pays arabes, le Liban se révèle ambivalent face aux Palestiniens, entre compassion pour les victimes de la politique d'Israël et rejet de réfugiés qui affluent. Loin de se figer en concurrence des victimes, le procès révèle au contraire combien toutes ces souffrances sont liées et se répondent. Les particularismes du Proche-Orient se chargent alors insensiblement d'un message à portée universelle.

Corinne Renou-Nativel

L'INSULTE

Au Liban, une échauffourée entre un chrétien et un Palestinien dégénère. Ce film de procès sous tension raconte quarante ans d'histoire politique.

C'est un échange vif comme il en existe tant. Une réplique blessante qui en appelle une autre. Une tension qui monte à vitesse grand V avant que, généralement, les esprits finissent par s'apaiser et que tout rentre dans l'ordre. Sauf que l'altercation qui ouvre *L'Insulte* ne se déroule pas dans n'importe quelle ville et n'oppose pas n'importe quels individus. Elle a lieu au cœur de Beyrouth et implique un nationaliste chrétien et un réfugié palestinien (Kamel El Basha, primé à Venise). Une histoire de travaux de restauration mal ficelés, une insulte balancée par le chrétien au Palestinien – « Sharon aurait dû vous exterminer » – et une demande d'excuses, qui ne viendront jamais. Point de départ d'un procès qui embrasera le pays tout entier en ravivant des plaies mal cicatrisées. Celles de cette guerre civile qui a causé plus de 200 000 victimes entre 1975 et 1990. Comme dans *L'Attentat* ou dans *Baron noir* qu'il réalise pour Canal+, *Ziad Doueiri* parle ici de politique. Mais, fidèle à son habitude, son obsession est ailleurs. Montrer plutôt qu'asséner. Davantage se passionner pour le développement de son récit que pour sa conclusion. Doueiri expose les récriminations des deux camps sans prendre parti ni



Adel Karam (de dos)

chercher à chaque instant l'équilibre, mais avec un souffle dans sa réalisation qui accompagne au plus près les mouvements de ses personnages. Il dynamite les carcans habituels du film de procès. Et fait de ce huis clos sous tension un singulier terrain de jeu, de guerre et de possible réconciliation. Un film indispensable pour comprendre le Liban d'aujourd'hui. ♦

THIERRY CHEZE

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ Jugement à Nuremberg (1961), Le Verdict (1982), West Beyrouth (1998)

Qadiya raqm 23 • Pays France, Liban • De Ziad Doueiri • Avec Adel Karam, Kamel El Basha, Rita Hayek... • Durée 1 h 52 • Sortie 31 janvier

Au Liban, des causes et d'inquiétants effets

Après *l'Attentat* en 2013, le cinéaste donne un film de procès qui ne va pas sans soulever des questions éthiques.

L'INSULTE

Ziad Doueiri

Liban-France, 1 h 52

Tout commence à Beyrouth chez Toni et Shirine Hanna (Adel Karam et Rita Hayek). Le couple attend un enfant, annonce anticipée de développements à naître. Ils vont surgir et s'imbriquer rapidement dans les dix premières minutes du film. Toni, au tempérament plutôt irascible, interdit sa porte aux ouvriers chargés de réparer la gouttière de son appartement. Il va jusqu'à détruire à coup de marteau la nouvelle tuyauterie qu'ils ont gratuitement substituée à son bricolage illicite. Yasser, le contremaître (Kamel El Basha), traite Toni de « *sale con* ». Ce dernier s'embrase d'une colère qui ne saurait s'éteindre sans excuses circonstanciées. Il ne doute pas une seconde de sa légitimité. Querelle de quartier qui en d'autres temps et lieux verserait dans la tragi-comédie. Mais Toni, chrétien, soutient les Forces libanaises, encore vives, de feu Bachir Gemayel. Yasser est un réfugié palestinien. La parabole prendra feu, irradiant histoire passée et présente, fouaillant un tissu cicatriciel à vif.

Le sort des réfugiés palestiniens est donné à voir et à entendre de diverses manières

Aux degrés d'une escalade physique et verbale, on aborde à grands traits leurs univers respectifs. Toni et son garage, Yasser dans le camp de Saint-Élie qui l'abrite – mal – depuis des décennies. Lui aussi est accompagné d'une épouse. Deux figures de femmes pacifiques et bienveillantes auxquelles il semble que le seul usage alloué soit celui de la

symétrie tant on les connaîtra peu. Symétrie qui ne cessera d'édifier le propos du réalisateur. Face à Yasser, réticent aux repentirs, Toni lâchera un « *Sharon aurait dû tous vous éliminer* » qui lui vaudra deux côtes cassées. À vitesse entraînant, on se retrouvera dans un film de procès mené de manière à maintenir l'attention, Yasser au banc des accusés. Il est vrai que, sans la contrepartie de l'action, les nombreuses répliques didactiques auraient plombé l'affaire, qui demeure haletante. La dramaturgie s'amplifiera de l'aggravation des conséquences de la rixe, des échos de la rue, de la médiatisation, de la furie partisane qui scindera par moitié le tribunal.

Durant une grande partie du film, **Ziad Doueiri** ne place pas ses personnages sur le même plan. Le sort des réfugiés palestiniens est donné à voir et à entendre de diverses manières. Les discours haineux lancés à leur rencontre par le parti des Forces libanaises constituent l'arrière-fond télévisé de l'existence de Toni. Lors d'une première phase de procès, partialité et mauvaise foi trament les accusations portées contre Yasser. Wajdi Wehbe, l'avocat de Toni, est un as du barreau qui a sauvé la peau de quelques dirigeants des Forces libanaises. Autre paire de manches, il a face à lui sa propre fille qui plaide pour la cause palestinienne. « *Une cause à la mode* », assénera le père, propos qui aurait mérité un développement. Nous étions depuis un moment plongés dans la confusion des torts et raisons sur la petite musique du chacun les siens. Un renversement de table nous basculera dans les traumatismes respectifs des horreurs perpétrées par les deux camps. Falacieux miroir. Un verdict et pas de vainqueur. Mais l'absence de parti pris, censée entrouvrir les voies de l'apaisement, aboutit à l'asphyxie de la négation. ●

DOMINIQUE WIDEMANN

**KAMEL
EL BASHA**
L'ACTEUR PALESTINIEN
A REÇU LE PRIX
D'INTERPRÉTATION
À LA MOSTRA
DE VENISE.

DRAME (1h52) de Ziad Doueiri
avec Adel Karam, Kamel El Basha,
Rita Hayek

L'histoire

À Beyrouth, de nos jours, une insulte qui dégénère conduit Toni, un chrétien libanais, et Yasser, un réfugié palestinien devant les tribunaux.



Menée crescendo, cette "Insulte" bouscule.

De blessures secrètes en révélations, l'affrontement des avocats porte le Liban au bord de l'explosion sociale, mais oblige ces deux hommes à se regarder en face.

Notre avis

L'insulte, ou comment une dispute a priori anodine prend de fil en aiguille une ampleur nationale. En dosant parfaitement les révélations et les motivations des deux camps, tout en s'inscrivant d'une manière implacable dans un contexte politique tendu, Ziad Doueiri se montre habile en toutes circonstances. En plus de ne jamais faiblir, le scénario multiplie les rebondissements et s'appuie sur deux personnages charismatiques, marqués par leur passé. Adel Karam et Kamel El Basha (récompensé par la coupe Volpi de l'interprétation masculine à Venise) y sont impeccables, parfaits reflets des non-dits, des tabous du Liban. Soigneux dans sa manière d'expliquer les faits, sans se montrer didactique, le créateur de la série *Baron Noir* rythme son oeuvre comme un thriller avant de se lancer dans le film de procès aux enjeux lourds de conséquences. L'appel à la paix, à la réunification est certain, l'envie de rappeler les crimes commis, le sang qui a coulé également... D'où un résultat, poignant qui en arrive même à travers les plaidoyers des deux juges, père et fille, à confronter les points de vue entre les différentes générations. ■

POLITIQUE « L'INSULTE » DE ZIAD DOUEIRI

La guerre avec des mots

Le film représente le Liban à l'Oscar du meilleur film étranger. L'Insulte, production largement française (Rachid Bouchareb et Julie Gayet en sont coproducteurs), est signé Ziad Doueiri, le réalisateur de Baron Noir, la série politique de Canal + avec Kad Merad.

Film de procès, qu'il a envisagé comme « une sorte de western moderne, rejoué dans un huis clos », L'Insultemet en jeu un conflit initial sans apparente importance, au sujet d'une gouttière. Ça n'a l'air de rien, mais c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Parce qu'on est à Beyrouth, que la dispute oppose un chrétien nationaliste et un

Palestinien réfugié, se produit dans la violence une réaction en chaîne : une insulte en entraîne une autre, et une plainte débouche sur un procès, puis un autre, en appel.

L'affaire devient quasiment d'Etat, et c'est toute l'Histoire du Liban qui remonte, les feux mal éteints d'une guerre civile entre les deux communautés.

Ziad Doueiri fait d'un film de prétoire passionnant, qui n'a rien à envier au cinéma de genre américain, un puissant film politique. Le cinéaste équilibre constamment les choses : chacun des deux protagonistes a des raisons de penser qu'il a raison. Et le

spectateur avec lui, qui ne sait trancher sa position.

L'Insultefait la démonstration d'une situation quasi inextricable, que même le dénouement laisse avec des interrogations. Le film tranche de justesse en faveur de l'un au détriment de l'autre, mais il ne juge pas. « Il est impossible de dire, dit Ziad Doueiri, voici les bons, voici les méchants. »

Durée : 1 h 52. ■